

Migrations, identifications, violences : leçons des pratiques thérapeutiques interculturelles

Henrique Cerqueira Passos

Analyse parue dans l'ouvrage « *Soigner l'Autre en contexte interculturel* », paru en 2016 aux éditions de L'Harmattan sous la coordination de Luc Snoeck et Altay Manço, p. 125-132.

Dr Henrique Passos (thérapeute à Espace 28, Verviers, 13 janvier 2017) :

« J'ai participé en 2016 à l'écriture et à la publication d'un ouvrage collectif avec l'IRFAM. En plus des échanges avec des collègues, cela donné lieu, en ce qui concerne mon association, à l'organisation de séances de sensibilisation sur la prévention de la radicalisation auprès des services de santé mentale à Verviers confrontés à la question de l'interculturalité. Ces services posaient un problème d'orientation de leurs pratiques. Nous constatons que cette collaboration est en phase de devenir durable. L'expérience m'a permis de réfléchir sur la question, d'appréhender de nouvelles méthodes de travail. »



Note de l'Institut de Recherche, Formation et Action sur les Migrations

Comme annoncé dans son rapport d'activité 2014, l'IRFAM s'est concentré, en 2015/2016, sur la question de la santé mentale des migrants. L'institut a abordé cette question complexe à travers une série de collaborations de longue haleine visant la valorisation et la diffusion de pratiques interculturelles qui impliquent activement les populations bénéficiaires. Dans ce cadre, les finalités de l'association sont, entre autres :

- Informer et sensibiliser le public par la publication et la diffusion de réflexions et d'analyses dans ce domaine ;
- Établir un dialogue entre les parties prenantes du domaine et introduire le concept de la responsabilité citoyenne dans les milieux dédiés à la santé mentale et sociale, concernés par la diversité de leurs publics ;
- Proposer des modalités de sensibilisation à la diversité socioculturelle en phase avec les besoins des milieux d'accueil et de soin (accompagnement d'équipes, conférences, publications et diffusion).

Au centre de cette initiative, parmi d'autres organismes, se trouvent le service de santé mentale pour migrants, l'association *Tabane à Liège*, et ses nombreux partenaires d'action et de réflexion.

La philosophie de Tabane ASBL ressemble à son histoire qui s'est construite, sur plusieurs décennies, dans l'interaction de ses intervenants professionnels, bénévoles, consultants, stagiaires et autres visiteurs. L'accompagnement de l'IRFAM, tel un bilan de cette intense activité, permet de dégager un écho méthodologique de cette évolution de vingt ans, tout en la situant dans le cadre d'autres recherches et initiatives du domaine de la santé mentale et sociale des migrants en Belgique et à l'étranger : *quelle est la spécificité du travail psychologique avec les migrants et les réfugiés ? Enfants, adultes et personnes âgées ? Comment les soignants, habitués à voir des patients plus proches de leurs références socioculturelles, se sentent-ils avec eux ?...*

Lorsque l'on travaille avec des migrants, il faut tenir compte de leur façon d'interpréter le monde, souvent différente de la nôtre. C'est ce que tente de montrer notre travail commun avec Tabane et ses alliés, tant à travers des exemples du domaine de la santé mentale qu'à travers l'analyse d'activités socioculturelles menées avec les patients migrants. Ces réflexions se prolongent également dans la sphère sociopolitique et nous interpellent en tant que citoyens : *l'accueil et l'inclusion ne sont-ils pas une implication de notre démocratie ?*

Cette collaboration s'est médiatisée, en 2016, à travers la publication de deux ouvrages dans notre collection « *Compétences Interculturelles* » aux éditions de L'Harmattan à Paris :

- *Soigner l'Autre en contexte interculturel*, paru en 2016 sous la coordination de Luc Snoeck et Altay Manço ;
- et *La fonction guérisseuse. Essai comparatiste sur les pratiques de guérison. Qu'est-ce que guérir ? Qui guérit ? Comment ?* de Daniel Schurmans, paru également en 2016.

Elle se matérialise aussi à travers la diffusion d'un numéro spécial de la lettre électronique de l'IRFAM : *Diversités et Citoyennetés* (n° 46-47, octobre 2016, accessible sur www.irfam.org) portant sur le thème « *Psychologie et migrations* ».

Enfin, les conférences organisées avec la participation de l'IRFAM, fin 2015, en 2016 et au début de l'année 2017 (essentiellement dans la région de Liège), contribuent également à la diffusion des constats critiques et des recommandations pratiques repris dans nos publications.

Ces méthodes innovantes se déclinent en thérapies collectives ou individuelles, ou encore en actions socioculturelles collaboratives. Elles ont été présentées et débattues par des experts, des acteurs, des bénévoles et des bénéficiaires, lors de réunions ou de consultations coorganisées à Liège, avec notre partenaire Tabane. Ce travail d'écoute et d'analyse collective en amont des publications a également eu lieu avec d'autres intervenants, notamment à Verviers (Espace 28 ASBL, Service de Santé Mentale de Verviers, Couleur Café ASBL de Malmedy...).

Cette mobilisation réflexive a eu pour effet de « théoriser » ou de « modéliser » les pratiques en matière de santé mentale. La démarche donne lieu à une meilleure appropriation des enjeux et des méthodes développées par le réseau concerné. Un des points d'orgue de ce programme de réflexion et de débat fut, notamment, le colloque de Tabane tenu au CHR de Liège, en décembre 2015, une rencontre ayant alimenté nos publications, entre autres avec les contributions de partenaires de Suisse et de France.

Migrations, identifications, violences : leçons des pratiques thérapeutiques interculturelles

Henrique Cerqueira Passos

Au cours de ma vie, un sentiment m'accompagnait, me disant qu'il fallait impérativement aller vers quelque chose de transcendant : vers le futur, vers l'épanouissement, vers la guérison, vers la construction de nouveaux horizons... Je viens d'avoir cinquante ans et ma perspective semble changer. Finalement, il me semble que la migration la plus essentielle serait celle que nous pourrions entreprendre de l'imaginaire coupé de toute expérience de rencontre, vers la réalité. Tout en sachant que nous ne sommes pas maîtres de nous-mêmes, mais collaborateurs de nos dimensions inconnues, de ce que nous avons hérité de notre entourage et de nos ancêtres, et de nos semblables avec qui nous entrons en relation dans un contexte culturel donné. Même limitée, notre participation demeure non seulement essentielle, mais aussi impossible à déléguer.

L'expulsion du ventre maternel vers le froid, la blancheur éblouissante et l'inconfort d'un milieu hostile ; la nouveauté que représente l'air dans les poumons, signe de la révolution du lien à la vie... et, finalement, le contact chaleureux et salvateur du corps maternel : n'est-ce pas notre première expérience de migration ? Ce passage bouleversant inaugure l'être social, désormais reconnu individu, dont l'existence ne se confond pas avec celle de la mère, malgré une dépendance initiale ; cet événement fonde une identité, sinon le début d'un processus identificatoire.

Florence (1984) souligne la différence entre identification et identité. La première suggère un état de mouvement, d'impermanence, de quête. Le deuxième fait penser à une condition statique avec l'illusion de qualités immuables, acquises une fois pour toutes. Le bébé sera désigné fille ou garçon, enfant d'un tel et d'une telle, héritier de patrimoines matériels et immatériels. Il sera inscrit à l'état civil et/ou présenté à la communauté. Il sera assigné à une classe sociale, à un clan. Il aura une nationalité et/ou une appartenance ethnique. Des assignations identitaires qui le feront exister en tant qu'individu dans un réseau social et familial. La naissance, cette première expérience (non choisie) de migration, constituerait une empreinte fondamentale et fondatrice nous rappelant, tout au long de la vie, que la réalité comporte une dimension de déplaisir et de danger, que la seule sortie de la fragilité dans laquelle nous nous trouvons est l'association à quelque chose de plus grand que nous, quelque chose de rassurant et de protecteur. Cette expérience serait l'une des bases de notre besoin d'appartenance. Elle serait, sans doute, également à la base de notre habitude de rêver d'ailleurs, d'un paradis sur terre, ou d'un au-delà après la mort qui pourrait compenser toute peine, toute injustice commise ou subie.

Migrer implique d'aller d'un point A vers un point B. Il s'agit d'une perte qui prépare une rencontre. Notre première expérience de rencontre, celle avec le corps maternel, où l'ébauche d'un autre se dessine dans notre psychisme balbutiant, est

suivie, dans notre histoire personnelle, avec les outils et possibilités limités de chaque stade de développement, par des rencontres successives avec plusieurs personnes qui prennent chacune à leur tour la place d'un autre. Il s'agit de la création progressive et concomitante d'un autre que je désigne comme étant moi-même, auquel je m'identifie et m'assimile (Ricœur, 1990); et d'autres que je désigne tantôt comme étant semblables à moi-même et tantôt étrangers (Preveslou et Steichen, 1998). Cette alternance est la condition de la perception du monde et de la formation de représentations de soi et de l'autre. Le regard posé par l'autre sur notre personne reconnaît notre existence, dans le sens où chacun de nous est un sujet, de surcroît unique, un centre légitime de référence, de sensibilité, de pouvoir, de construction de réalités communes et spécifiques, un interlocuteur potentiel — voire, selon les cas, un ennemi. Cet autre aux innombrables visages nous imprègne d'une culture, ou plutôt de cultures.

Ces autres et leurs cultures nous disent qui nous sommes, ce que nous devrions être, ainsi que ce qu'il nous est interdit d'être. Ils nous le disent de manière tacite ou explicite, verbale ou non verbale, consciente ou inconsciente, nous prescrivant à quoi nous devrions aspirer pour la constitution et pour la réalisation de nos désirs. Désirs qui peuvent être manifestes, bienvenus, proscrits ou maudits — désirs à refouler, à nier, à projeter sur un autre, dans une logique qui pourrait devenir, à la limite, de la paranoïa...

Devrions-nous aspirer à Dieu ? Au diable ? À la performance narcissique fondée sur la compétence ou sur la possession de biens matériels ou immatériels valorisés, empreints d'une aura magique, voire fétichiste ? Au cours de notre existence, nous commençons à croire, malgré nous, que nous devons effectuer de nouvelles migrations vers ces idéaux-là. On rêve d'être sujet en même temps qu'on rêve d'être doté de la valeur imputée à certains objets. Un sujet-objet... Cette invitation-injonction culturelle à aller vers ces imaginaires a malgré tout une valeur certaine : les idéologies et les prescriptions culturelles donnent du sens à nos actes, à la manière de nous concevoir nous-mêmes, en tant qu'acteurs couverts de cette armure narcissique contenant le mou et l'infirmité d'êtres confrontés au danger de devoir se réinventer perpétuellement.

Une culture sert à expliquer la réalité, à organiser et à donner du sens au monde. Ceci rend possible une certaine cohésion sociale, puisque dans nos rencontres avec nos pairs, nous avons l'impression de comprendre et de nous faire comprendre. Il ne s'agit pas simplement de parler une même langue, mais d'une compatibilité de représentations. Devenir soi-même en se servant des matériaux offerts par une culture peut se passer plus ou moins bien. Cela dépendra de l'histoire de l'individu, de ses forces et fragilités, ainsi que de la concordance des outils culturels disponibles avec les besoins de chacun. Cette expérience plonge aussi dans l'histoire commune d'un peuple. Cela dépendra donc de la capacité de ces outils culturels, bricolés à travers le temps, à partir d'interactions entre créations individuelles et entre créations groupales, à aider les personnes à gérer les conflits entre leurs contraintes internes (besoins et désirs) et externes (réalités sociales et matérielles irréductibles à nos désirs).

Difficultés d'une migration vers une autre culture

Dans un travail précédent (Cerqueira Passos, 1995), nous avons réalisé le récit de vie de Belges et de Brésiliens qui avaient choisi à un moment de leur vie de migrer. Nous avons pu construire une ébauche de ce qui aurait pu être, avant la migration, les « représentations de soi » de chaque personne interviewée (cela concerne la personne elle-même, mais aussi ses proches, ses concitoyens...) ainsi que ses « représentations de l'autre » (du pays de destination qu'elle ne connaît pas encore, des habitants de ce pays...). Il nous est apparu que ces représentations initiales (de soi et de l'autre) étaient empreintes de certains désirs manifestes parfois présents très tôt dans l'histoire de la personne. Notamment le désir d'objets ou d'expériences potentiellement valorisantes, censées pouvoir, le cas échéant, les aider à accomplir le désir majeur de devenir tels qu'ils voudraient être. Il s'agit d'un désir d'acquisition de compléments narcissiques. Après la migration et la rencontre avec la réalité nouvelle trouvée dans le pays auparavant inconnue, il serait raisonnable de s'attendre à ce que ces représentations initiales changent radicalement, puisque confrontées à cette réalité. Dans le cas de nos interviewés, il nous est apparu que le contraire s'est opéré : ils trouvent, dans la construction du discours qui tisse leurs histoires de vie, les moyens d'adapter (à leur désir initial) la lecture d'une réalité « irréductible » à celle qu'ils avaient désirée auparavant. Ainsi, ils peuvent se dire — sinon dire au chercheur — qu'ils ont effectivement réalisé leur désir de devenir tels qu'ils voulaient être par le biais de la rencontre ou l'acquisition d'objets auparavant désirés et qui se trouvaient, selon leurs dires, dans la société où ils ont immigré.

Cette recherche était basée sur les récits de vie de personnes ayant effectué une migration considérée comme « volontaire ». En aucun cas, il ne s'agissait de fuir la faim ou la guerre. Avant leur migration, les témoins de la recherche jouissaient, dans leurs pays d'origine respectifs, de conditions matérielles et de ressources sociales pour continuer à mener à bien leur vie. Par leur choix de migrer, ils ont choisi de poursuivre un rêve.

Que penser alors des personnes qui migrent sous contrainte, pour sauver leur vie et celle des leurs ? Fréquemment, en clinique psychologique, nous entendons des patients dire qu'ils n'auraient jamais quitté leurs pays, sans le danger immédiat qui les a poussés à partir. Bien que leur exil se soit fait sous la contrainte, ces personnes avaient cependant, elles aussi, des représentations des pays de destination qu'elles ne connaissaient pas encore. Pour la Belgique — ou pour l'Europe —, nous entendons de la part de plusieurs patients leur souvenir de représentations d'une nation juste, des « droits de l'homme », ou encore l'association de l'Europe avec une idée de richesse matérielle. Chaque environnement culturel propose certains « prêts-à-porter » identitaires, des véritables « deux en un » qui donnent à la fois une réponse claire à la question de qui nous sommes et qui apportent une clé, certes grossière, mais simple, de lecture et de construction de la réalité. Par leur adoption, nous sortons du danger du chaos, du vide, de l'angoisse, de l'incertitude et du non-être... mais nous risquons, en revanche, d'être engloutis par une marée culturelle qui

ne nous laisse pas assez de place en tant que sujets d'une liberté créatrice.

Face à ces tensions, certains basculent dans la violence, revendiquent un droit d'origine divine à perpétrer l'horreur, imposer la souffrance, réduire l'autre à un simple objet à rejeter ou à détruire, puisqu'il n'entre pas en conformité avec certaines prémisses qui auraient pu valider son existence. On sort ici de la logique de l'identification, pour aller vers la quête d'une identité immuable. Cette position, une fois assumée, exproprie celui qui la prend — ou qui en est prisonnier — de sa liberté créatrice en tant que sujet, le précipitant dans la tendance à refuser à tout autre jugé « non conforme » sa légitimité en tant qu'être humain. Les sociétés dites d'accueil, souvent industrielles, prescrivent elles aussi leurs versions d'aliénation : chaque être est continuellement appelé à s'identifier à une marque (de voiture, de vêtement...), à une étiquette, tout en étant supposé garder une certaine autonomie d'orientation de son désir. Ainsi, l'homosexualité est souvent assumée et acceptée, signe d'un respect de l'autre dans sa diversité, mais les citoyens sont réduits à leur rôle de consommateur et de contribuable du fisc, unités perdues au sein de statistiques impersonnelles qui ne cessent de défiler.

Violences organisées et identifications

À la lumière du besoin fondamental de repères identificatoires, comment comprendre des événements récents tels que les attentats de Paris ou de Bruxelles, où des civils ont été massacrés par des membres d'une organisation terroriste dont l'idéologie radicalise et détourne le vécu d'une religion ? L'un des sens attribués à « *religare* », en latin, serait pourtant « relier »... Pour certains auteurs de ces violences, ne s'agit-il pas d'une profession de foi, sinon du résultat d'une conversion religieuse ? Celle-ci donne le sentiment de pouvoir offrir à l'individu une position meilleure, de meilleurs repères pour vivre et pour organiser les représentations d'un monde qui paraît injuste et chaotique.

Une conversion implique un changement majeur de repères identificatoires, une sorte de migration du sujet d'un système d'identifications vécues comme inopérantes et décevantes vers une identité prêt-à-porter. Cette identité, proposée par un groupe et rendue apparemment réalisable, séduit parce qu'elle répond à certains désirs fondamentaux de celui qui se laisse convertir. Il s'agit d'un désir d'être. Le désir d'être pourrait se décliner en désir de puissance : un désir légitime, puisque le pouvoir est une dimension incontournable du vécu social, mais c'est aussi une quête dangereuse, si ce désir se réalise en dehors du respect de l'autre.

Pour d'autres auteurs de ces violences, il pourrait être question d'une simple adhésion. Dans ce cas particulier, le protagoniste ne se sent pas particulièrement touché, bouleversé, convaincu par une vérité lumineuse qu'il conclurait ensuite qu'il doit rejoindre à tout prix. Ce n'est donc pas une conversion. Une personne adhère à une organisation à teneur idéologique parce que la nouvelle position acquise lui permettrait de réaliser certains de ses désirs, lesquels pourraient impliquer de perpétrer des actes interdits par la loi ou par la culture environnante. Un certain opportunisme, donc. Cela pourrait être l'occasion d'assouvir un sadisme hors norme

qui se cacherait sous un comportement social normal ou admissible. Cela pourrait être l'occasion d'exercer une violence, laquelle, dans une démocratie, est censée être le monopole de l'État, qui la délègue à ses agents (la police, l'armée), dont le rôle serait de faire respecter une Loi garante de l'intégrité de tout un chacun. Dans un cas comme dans l'autre, d'autres facteurs entrent en jeu : le sentiment d'appartenance à un groupe, sinon celui d'être exclu de la société environnante, un désir de vengeance...

Un jeune patient irakien donne une lecture originale de ce qui serait en réalité un groupe armé très médiatisé de nos jours qui fait rage dans son pays et ailleurs : ce groupe ne serait qu'un sparadrap posé sur une blessure ancienne, une blessure subie par un grand nombre de personnes qui ont vu disparaître leurs proches sous la violence d'un groupe rival : « *Ce sont des pauvres gens pourtant pas différents de moi, lesquels voudraient se venger, mais ne peuvent pas le faire seuls. Alors ils rejoignent... (ce grand groupe armé)* ». Un projet de destruction de l'autre pourrait ainsi naître d'un sentiment de devoir (dans le cas d'une conversion) ou d'un simple opportunisme devant l'occasion donnée par des alibis empruntés à une idéologie qui compte sur le nombre d'adeptes voulant la légitimer.

En guise de conclusion

Afin de pouvoir vivre ensemble dans le respect, malgré nos différences, nous avons besoin de répéter continuellement la rectification nécessaire qui suit la rencontre de l'autre, laquelle pointe vers sa reconnaissance en tant que semblable au-delà des diversités. Idéalement, pour la survie en société et en paix, chacun devrait être capable de légitimer l'existence de l'autre, de le reconnaître comme fondamentalement semblable. Nous sommes tous sujets de désirs, êtres sensibles, créateurs et emprunteurs de sens conditionnés par les possibilités et les contraintes environnementales et culturelles de chacun. Nous avons tous besoin du soutien de la société qui nous entoure que ce soit pour garantir notre intégrité ou pour un octroi de reconnaissance. Migrer vers la réalité, quitter quand c'est possible le labyrinthe de nos *a priori* excluant la possibilité de légitimer ce qui nous semble différent, aurait pour conséquence le respect de l'autre : un Autre désormais accepté comme fondamentalement semblable à Soi (Preveslou et Steichen, 1998).

Dans quelle mesure est-ce possible ? Serions-nous déjà trop atteints par le vide de sens de nos sociétés, par la soif de pouvoir qui fait que certaines personnes boivent avec avidité toute proposition identificatoire, fût-elle polluée d'idéologies violentes d'exclusion de l'autre... Pour que la vie en société soit possible, la tolérance est nécessaire. Il s'agit d'un pas en direction de la reconnaissance de l'autre. Tolérer, c'est accepter l'existence et respecter l'intégrité de l'autre différent, malgré ses signes et repères identificatoires qui nous semblent éloignés des nôtres. Le mot tolérance, tellement en vogue, est un concept qui appelle la réciprocité. Une situation de tolérance unilatérale pourrait dégénérer en exploitation ou violence. En cas de non-tolérance, d'autres priorités prennent le dessus : le besoin d'être respecté, sinon de préserver son intégrité physique et morale.

En société, la limite de la tolérance est la Loi qui devrait concrétiser un idéal de justice. Ainsi, il est impossible de tolérer certaines pratiques dites « culturelles », bien qu'enracinées dans des traditions, qui portent préjudice aux personnes ou à des classes de personnes. Prenons pour exemple les pratiques de mutilation génitale féminine qui désignent, dans les sociétés où elles sont pratiquées, la place de l'homme et celle de la femme, mais aussi le pouvoir d'une génération sur l'autre, etc. Ces pratiques représentent une violence physique et morale dont les conséquences sont irréparables.

La tolérance et l'ouverture à l'autre n'impliquent pas de nier ses propres repères culturels. Les nier, cela pourrait signifier, en effet, les détruire, pour ensuite se découvrir envahi par des pratiques qui semblent nier des valeurs pourtant estimées comme essentielles : en janvier 2016, lors de la visite du président iranien, les autorités italiennes ont caché dans des caissons des œuvres d'art représentant des nus sous prétexte de ne pas choquer le dignitaire. Oui, une culture étrangère peut avoir des choses à nous dire qui pourraient nous faire grandir et nous inviter à rectifier des préjugés ou des pratiques équivoques, mais une mauvaise compréhension et application de la notion de tolérance peuvent, *a contrario*, créer des réactions violentes de part et d'autre. La dimension du pouvoir et des rapports de force se manifeste par des tensions issues de la quête d'aspirations plus ou moins acceptables, plus ou moins légitimes, souvent concurrentes.

Le besoin de repères identitaires n'est pas une malédiction à proscrire, mais une nécessité humaine. Nous sommes apprivoisés, formés, traversés par nos cultures d'origine qui nous expliquent qui nous sommes, ainsi que notre monde, et nous permettent, par cette aliénation salutaire, de devenir nous-mêmes. Munis de ces outils culturels, nous avons l'impression de ne pas être fous, de pouvoir comprendre tant bien que mal ce qui se passe autour de nous. Le ciel est bleu et se trouve en haut, la terre est en bas, et certains contenus culturels se cristallisent dans les mœurs et les lois... Investis de notre carapace culturelle, il nous est souvent difficile de trouver du sens dans certaines pratiques et réalités qui ont néanmoins de la valeur dans d'autres cultures. Il nous est difficile de nous reconnaître dans ce miroir étranger qui semble nous défigurer. Beaucoup de malentendus y prennent naissance, pouvant aller jusqu'à l'emploi de la violence et à l'échec de la tolérance.

La rencontre au sein d'un cadre thérapeutique de personnes issues d'horizons culturels différents — à savoir le psychologue, le patient, souvent l'interprète et encore d'autres intervenants selon le dispositif utilisé — demande un effort d'ouverture à l'autre, de repérage culturel, d'enracinement théorique et d'adaptabilité acquise par l'expérience. Il s'agit de créer les circonstances nécessaires afin que ce qu'il y a de plus fondamental dans chacun des êtres humains présents, de commun et de partagé, malgré les différences, puisse s'exprimer, être entendu et écouté. Ce serait un pas de plus par rapport à notre inconfortable destinée de devoir tolérer l'étranger qui nous habite (Kristeva, 1988 ; Ricœur, 1990).

Bibliographie

- Cerqueira Passos H. (2005), *Transformations des représentations de soi et de l'autre chez des migrants belges et brésiliens — une approche biographique*. Louvain-la-Neuve : thèse doctorale non publiée, disponible sur le site internet de l'Université Catholique de Louvain.
- Florence J. (1984), *L'identification dans la théorie freudienne*, Bruxelles : Facultés Universitaires Saint-Louis.
- Kristeva J. (1988), *Étrangers à nous-mêmes*, Paris : Gallimard.
- Preveslou C. et Steichen R. (éds) (1998), *Le familier et l'étranger. Dialectiques de l'accueil et du rejet*, Louvain-la-Neuve : Bruylant-Academia.
- Ricœur P. (1990), *Soi-même comme un autre*, Paris : Éditions du Seuil.